

L'éducation au voyage

DEPUIS le 11 septembre 2001, le monde n'est plus le même. La peur et le repli sur soi le rendent plus modeste, plus vulnérable, mais son insaisissable actualité et ses frontières poreuses lui confèrent une incontrôlable infinité. Une planète soudainement devenue moins ronde et plus carrée, succombant hélas à un manichéisme politique et religieux qu'on n'avait plus connu depuis la fin de la guerre froide. Et le voyage dans tout ça? Il se retrouve confronté à de nouveaux défis qui le perturbent plus qu'il ne l'assomme.

Ainsi devons-nous réfléchir d'urgence aux mutations en cours, aux nouvelles formes de voyages, de mobilités, d'échanges, de rencontres à inventer et à réinventer. Quant au voyageur qui arpente les contours du globe en ces nouveaux temps de doute et d'angoisse, il s'expose plus que jamais à la misère du monde, à la rancœur de peuples trahis par l'histoire. Exactement comme ce voyageur immobile qui se contente de relier quotidiennement son lieu de séjour à son lieu de travail, et inversement. La mobilité n'est plus – si elle le fut un jour? – particulièrement dangereuse en comparaison avec le confort rassurant de l'immobilité, et parfois de l'immobilisme. Le malheur frappe au hasard ou presque, et cela n'importe où, ici comme ailleurs. La fragile liberté de circulation des êtres humains, du moins de ceux qui peuvent se le permettre, est une fois de plus remise en cause. Pourquoi? Peut-être que la raison de ce « repli stratégique » est à sonder quelque part dans la prétention occidentale à vouloir dominer et diriger le monde? Et les affaires du monde!

Voyageurs fortunés versus damnés de la terre

N'est-il pas criant, aveuglant même, de constater – impuissants ou plutôt indifférents – l'aggravation du clivage entre d'un côté ces voyageurs fortunés, héritiers des aristocratiques « oisifs », et de l'autre, ces damnés de la terre et du reste, ces empêchés de circuler comme bon leur semble. Autrement dit, ce fossé de plus en plus inquiétant entre nantis et démunis qui se promènent sur la mapemonde sans même s'entrevoir, empruntant d'autres routes, d'autres voies. Touristes et migrants, voyageurs et réfugiés, vacanciers et exilés, jamais ne se rencontrent et jamais ne se côtoient. N'est-ce pas là, précisément, où le bât blesse? À ce jour, l'autre du voyageur n'est pas encore un autre voyageur. Le tourisme cessera d'être diabolisé le jour où il représentera autre chose qu'une exploitation économique du Sud par le Nord. Ce jour approche, ou plutôt s'approche... jusqu'au jour terrifiant du 11 septembre 2001.

L'acte du voyage ne doit pas s'estomper, il doit seulement changer, évoluer, ce qui ne sera pas aisé ni même concevable sans transformations radicales de nos comportements forgés par un ethnocentrisme certain, qu'il soit d'ailleurs conscient ou non : repenser notre rapport à l'autre, s'interroger sur le sens de notre présence au bout du monde, envisager rencontres et échanges qui soient réellement dynamiques et mutuelles. Bref, il s'agira désormais d'apprendre plutôt que de prendre, d'écouter avant de parler, d'observer au lieu de juger. Le voyageur est d'abord un citoyen quel que soit l'endroit où il se trouve. En tant que citoyen, il se doit d'agir en être responsable, en respectant ses hôtes d'un jour ou d'une vie, leur culture et leur environnement. La responsabilisation des voyageurs est au cœur même d'une éthique du voyage à développer, à diffuser, à enseigner. Ici et ailleurs.

Éduquer à un autre tourisme

Une éducation touristique s'impose par conséquent aujourd'hui à tous les partants, aux élèves, aux professeurs ou aux parents, à tous les voyageurs, sans doute aussi à tous les déplacés, et bien sûr à tous les voyageurs au long cours. Cela exigera une réelle détermination et volonté de la part des professionnels du tourisme qui restent, à

l'heure actuelle, entièrement dominés par les exigences mortifères du marché : un tel tourisme de rencontre partagée que nous appelons de nos vœux est – pour l'instant – trop complexe, trop peu rémunérateur, et concerne trop peu de clients pour les fabricants et autres supermarchés du voyage. En dépit des déclarations d'intentions, rien n'invite vraiment à l'optimisme du côté des tenants de « l'industrie touristique ». Pour voyager – vraiment voyager – il faudra certainement chercher, imaginer et inaugurer d'autres voies, novatrices et nécessairement alternatives. L'écotourisme est l'une de ces voies; mais déjà fortement détournée de son sens premier, galvaudée et exploitée, notamment par les multinationales du voyage, il faut aller aujourd'hui beaucoup plus loin...

Le voyage comme espoir pour une paix durable? Alors que nous entrons dans une période de longue instabilité géopolitique, le voyage reste le meilleur exemple d'une rencontre pacifique. Toute rencontre qui s'assume est aussi une confrontation, à partir de laquelle s'entame un débat d'idées. Voyager c'est réfléchir et donc peser ses mots pour mieux porter son regard. Partir de chez soi c'est relativiser nos jugements trop hâtifs.



comme facteur de paix

Du pillage à la découverte

« L'invasion touristique », si critiquée par nos contemporains (souvent à juste titre), a tout de même une qualité indéniable : elle reste plus pacifique que guerrière ! Jadis, les trois « C » – conquistadores, croisés et colonisateurs – avaient voyagé avec la croix et le fusil en lieu et place du passeport et du guide de voyage, documents indispensables des touristes d'aujourd'hui. En dépit des méfaits avérés par le tourisme, l'échange a toutefois remplacé le vol, le viol, l'abus de toute sorte ; la découverte a globalement succédé au pillage...

De nos jours le fléau majeur est ailleurs : il est à chercher – et plus encore à combattre – dans les scandaleuses inégalités économiques et sociales qui gangrènent le bon fonctionnement des sociétés humaines, de notre village global et planétaire. Tant que les injustices se poursuivront, tant que les autochtones ne seront pas les instigateurs, les décideurs et les bénéficiaires du tourisme sur leurs propres terres, tant que le politique et le social des régions visitées seront occultés par les voyageurs et les consommateurs de cartes postales, les touristes resteront des cibles privilégiées aux yeux de tous ceux qui n'ont rien à perdre.

Entre « eux » et « nous », la voie est ouverte mais étroite : c'est en apprenant d'eux, en les accueillant chez nous, en partant à leur rencontre et non pas en croisade – même sous les traits d'une paisible croisière – que nous pourrons à l'avenir voyager, tout en s'enrichissant du contact des cultures. La roue du voyage ne pourra plus tourner si deux camps se contemplant dans l'attente d'un affrontement : les touristes-voyageurs riches et les réfugiés-immigrés pauvres...

Repenser notre implication

Sans repenser le sens du voyage et notre implication dans les inégalités drainées par un tourisme international aux yeux duquel le monde est avant tout une marchandise, sur une plus juste organisation du voyage organisé et sur une meilleure éducation des (futurs) touristes en tout genre, bref sur nos manières d'être et de penser face aux autres, nos semblables et nos hôtes, il n'est guère d'espoir de voir naître demain ce tourisme responsable et durable, respectueux des environnements naturels et culturels qui font pourtant la richesse de notre planète. N'est-ce pas pour ces « trésors » menacés que nous voyageons avec une ferveur et un engouement inconditionnels d'un bout à l'autre du monde ? Le voyage n'est pas seulement une chance pour la paix, il offre également des perspectives innovantes et peut-être salutaires pour une « autre » mondialisation...

Franck MICHEL¹



« Alors que nous entrons dans une période de longue instabilité géopolitique, le voyage reste le meilleur exemple d'une rencontre pacifique. »

Bibliographie de Franck Michel

En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux, Préface de David LE BRETON, Paris, L'Harmattan, 2001, 340 pages, nouvelle édition augmentée (1^{ère} édition en 1995, Éd. Histoire & Anthropologie).

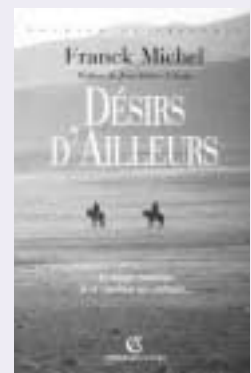
Tourisme, culture et modernité en pays Toraja (Indonésie), Paris, L'Harmattan, Coll. « Tourisimes et sociétés », 1997, 287 pages.

Les Toraja d'Indonésie. Aperçu général socio-historique, Paris, L'Harmattan, 2000, 130 pages, nouvelle édition augmentée (1^{ère} édition en 1997, Éd. Histoire & Anthropologie).

Tourisimes, touristes, sociétés, sous la direction de Franck MICHEL, Préface de Georges CAZES, Paris, L'Harmattan, Coll. « Tourisimes et sociétés », 1998, 376 pages.

Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages, Préface de Jean-Didier URBAIN, Paris, Armand Colin, Coll. « Chemins de traverse », 2000, 272 pages.

L'Indonésie éclatée mais libre. De la dictature à la démocratie (1998-2000), Paris, L'Harmattan, Coll. « Points sur l'Asie », 2000, 160 pages.



¹ Anthropologue et historien, directeur de la revue des savoirs humains Histoire et Anthropologie, co-fondateur du Centre de Recherche sur le Voyage (Strasbourg), associé au bureau de chercheurs et d'auteurs Homnisphères (Paris). Cet article est issu de l'avant-propos de la version italienne (2002) de son ouvrage Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages (Armand Colin, 2000).